

Le développement de la volonté est un processus complexe qui implique l'interaction de plusieurs facteurs. D'abord, il est essentiel de comprendre que la volonté n'est pas une simple force de caractère, mais une capacité qui se construit et se renforce au fil du temps. Cette construction passe par l'éducation, l'entraînement et l'expérience. Ensuite, il faut reconnaître que la volonté est influencée par l'environnement social et culturel. Les normes, les valeurs et les attentes des autres jouent un rôle déterminant dans la formation de la volonté. Enfin, il est important de noter que la volonté est une ressource limitée qui peut être épuisée. C'est pourquoi il est crucial de savoir se reposer et de prendre soin de soi-même. En somme, le développement de la volonté est un processus continu et exigeant, qui nécessite une attention constante et une discipline rigoureuse.

Joseph Dietzgen

“PETITS ÉCRITS PHILOSOPHIQUES”

Stuttgart, 1903

Joseph Dietzgen
"PETITS ÉCRITS PHILOSOPHIQUES"
Stuttgart, 1903

Lénine
**MARQUES ET REMARQUES
SUR DES TEXTES DE DIETZGEN**

traduits par Jean-Pierre OSIER

Le socialisme scientifique*

[2-8] Le socialisme moderne est *scientifique*. De même que la science de la nature ne tire pas ses thèses de l'esprit, mais de l'observation sensible de la réalité matérielle, de même les doctrines socialistes et communistes contemporaines ne constituent pas des projets, mais des connaissances de faits existant effectivement.

La société à laquelle nous aspirons se distingue de celle qui existe de fait par des modifications simplement formelles. Ce qui signifie : le monde de l'avenir a dans le monde d'aujourd'hui une existence de fait tout aussi matérielle que l'existence du jeune oiseau dans l'œuf. Quoiqu'il ait vigoureusement poussé sa croissance jusqu'à ce point, le socialisme communiste du présent est encore moins un parti politique qu'une école scientifique.

Tout comme les grossières pierres à fusil des anciens constituent une étape nécessaire vers la perfection actuelle du fusil à aiguille prussien, les spéculations métaphysiques des Leibniz, Kant, Fichte, Hegel, sont aussi les conditions ou les voies inévitables qui mènent à cette connaissance physique enfin atteinte que l'idée, le concept, la logique ou la pensée sont non pas la présupposition, les prémisses, mais surtout le résultat du phénomène matériel... Pour la religion, l'idée est le terme premier qui crée et ordonne la matière. En tant que fille de la religion, la philosophie avait naturellement hérité d'une

* *Volksstaat*, 1873.

bonne partie du sang de sa mère. Son progrès historique poursuivi à travers des générations put seulement produire le résultat scientifique antireligieux, la connaissance apodictiquement certaine que ce n'est pas le monde qui est l'attribut de l'esprit, mais que l'esprit, l'idée, la pensée est l'un des multiples attributs de ce monde matériel. Si Hegel ne mena pas la science à cette hauteur précise, pourtant il s'en approcha tant que deux de ses disciples Feuerbach et Marx, en escaladèrent le sommet... Marx, le porte-parole du socialisme scientifique emporta au contraire [de Herbart, Schopenhauer, Hartmann, etc.] les plus splendides succès en appliquant la loi logique de la nature, la connaissance de la valeur absolue de l'induction, à des disciplines qui jusque-là n'avaient reçu qu'un mauvais traitement spéculatif.

Là où il s'agit de phénomènes concrets, pour ainsi dire de choses palpables, cette méthode du matérialisme s'est depuis longtemps acquise la victoire.

Lorsque nous nous retirons dans la solitude d'une chambrette, afin d'y rechercher, dans une profonde contemplation, pour ainsi dire dans les profondeurs de notre cerveau la juste voie que nous voulons suivre demain, il faut être bien attentif au fait qu'une telle contention de notre pensée peut réussir seulement parce que, même si c'est involontairement, avec notre mémoire nous importons du monde dans notre cellule nos expériences et ce que nous avons vécu.

Voici donc en quoi consiste tout le sel (der ganze Witz) de la spéculation ou déduction philosophique : elle croit pouvoir produire des connaissances, sans matériau en les tirant des profondeurs du cerveau, alors qu'en fait elle n'est qu'une induction inconsciente, une pensée, une argumentation, *non pas sans*, mais avec des matériaux indéterminés et pour cette raison confus. D'un autre côté, la méthode inductive ne se distingue totalement que parce qu'elle déduit consciemment. Les lois de la science de la nature sont des déductions que le cerveau humain a conclues d'un matériau empirique. Il faut un matériau au spiritualiste et le matérialiste a besoin de l'esprit.

« Nous, dit Friedrich Engels, nous décrivons les rapports *tels qu'ils sont*. » Proudhon impose à la société actuelle de se transformer non pas conformément aux lois de son propre développement économique, mais selon les prescriptions de la justice. Proudhon est ici le représentant typique de tout le doctrinarisme ignorant de la science.

Grâce à son origine philosophique, voici le socialisme moderne élevé désormais à la hauteur du ciel. Théoriquement unanime, solidement soudée, l'école fait face à la division illimitée de son adversaire politique qui de gauche à droite fait chatoyer ses dégradés aux nuances infinies. Ce que la religion possède dans le dogme, un fondement solidement assuré, la science du socialisme inductif le possède dans les faits matériels, alors que le jugement politique du libéralisme est tout aussi capricieux que les concepts idéaux, les idées de « justice » éternelle ou de « liberté », sur lesquels on s'imagine s'appuyer.

En attribuant aux intérêts matériels la domination du monde, on ne nie pas pour autant les intérêts du cœur, de l'esprit, de l'art et de la science ou de tout autre idéal quel que soit son nom. Il ne s'agit pas de l'opposition abolie entre idéalistes et matérialistes, mais de leur unité supérieure...

Ici, le christianisme veut introduire une contestation en affirmant que, sous les rapports de production les plus divers, il aurait enseigné sa vérité sans la changer. Si donc le philosophe de l'économie veut prouver l'indépendance de l'esprit à l'égard de la matière, c'est qu'il oublie ce que sa veste sait : qu'il l'a retournée.

Assurément, l'individu peut s'élever au-dessus de son intérêt de classe et rendre justice à *l'intérêt universel*. Quoique appartenant au premier état, Sieyès et Mirabeau combattirent pourtant pour les intérêts du tiers état. Mais de telles exceptions confirment simplement la règle inductive selon laquelle en politique comme dans

N.B.

les sciences de la nature, le corporel est la présupposition du spirituel.

Faire du système hégélien le point de départ de la méthode matérialiste pourrait assurément paraître contradictoire puisque, c'est bien connu, « l'Idée » y occupe une situation encore plus éminente que dans n'importe quel autre système spéculatif. Mais l'Idée hégélienne veut et doit se réaliser, elle est donc un matérialisme déguisé. Et, à l'inverse, la réalité apparaît dans ce système sous le déguisement de l'Idée ou du concept logique... La méthode inductive abstrait du fait corporel la conclusion spirituelle. Frappante est la parenté avec la conception socialiste, qui fait dépendre la représentation idéale du besoin corporel et l'esprit de parti politique des rapports de production matériels. Cette méthode scientifique s'accorde également avec le besoin de la masse pour laquelle il y va d'abord du corporel, alors que la classe dominante se fonde sur le principe déductif, sur l'opinion scientifique préconçue selon laquelle le spirituel, l'éducation et la culture devraient précéder la solution matérielle de la question sociale.

La religion de la social-démocratie Six sermons*

[12-17] Chers concitoyens, les tendances de la social-démocratie contiennent le matériau pour une nouvelle religion, qui, à la différence de toutes les précédentes, requiert pour sa compréhension non seulement le sentiment ou le cœur, mais aussi et simultanément le cerveau... « Dieu », c'est-à-dire le bien, le beau, le saint, doit devenir homme, descendre des cieux sur terre, non pas comme autrefois d'une manière religieuse, miraculeuse, mais de façon terrestre, naturelle.

Jusqu'ici la religion était l'affaire du prolétariat. A présent, à l'inverse, la cause du prolétariat commence à devenir religieuse, c'est-à-dire une cause qui affecte les croyants dans tout leur cœur, dans toute leur âme, dans tout leur sentiment...

Nos adversaires, docteurs de la Loi et pharisiens de l'Ancien Testament, connaissent le même déclin que le dogme de leur foi ; ils sont incapables d'un salut réel, ils sont damnés. Mais qui se tient sur le sol de la science soumet son jugement aux faits ; il est un disciple du nouvel évangile. L'opposition entre foi et savoir, entre l'ancien et le nouveau testament, ne commence pas avec l'époque de la social-démocratie.

« L'homme est libre, quoique né dans les chaînes. » Pas du tout ! l'homme est né dans les chaînes, et il doit conquérir de haute lutte sa liberté. C'est la nature qui le lie des chaînes les plus pénibles, des liens les plus forts.

* Volksstaat, 1870-1875.

Dès sa naissance, il lutte contre les tribulations qu'elle lui impose. Il doit lui arracher sa nourriture, son vêtement, son toit. La nature est derrière lui avec le fouet du besoin favorable ou défavorable, jetant à bas toute sa majesté. C'est pourquoi la religion ne pouvait conquérir une influence aussi importante que parce qu'elle promettait de le sauver de cette servitude...

On a tant cultivé et sanctifié la religion depuis les époques anciennes que même ceux qui ont renoncé depuis longtemps à croire en un Dieu personnel, protecteur suprême du genre humain, ne veulent pas être sans religion. C'est pourquoi, pour faire plaisir à ces conservateurs, nous apposons le vieux nom à la chose nouvelle. Ce n'est pas là seulement une concession que nous faisons au préjugé, afin de le supprimer d'autant plus rapidement, mais c'est également une dénomination que la chose elle-même justifie. Les religions ne sont ni plus ni moins distinctes les unes des autres qu'elles ne le sont, prises ensemble, de la démocratie antireligieuse. Toutes ont en commun l'aspiration à sauver le genre humain souffrant de ses tourments terrestres, et à le mener vers le bien, le beau, le juste, le divin. Oui, la démocratie sociale est la véritable religion, l'Église hors de laquelle il n'est point de salut, dans la mesure où elle poursuit le but commun, non point par des voies imaginaires, non pas en priant, en souhaitant et en soupirant, mais par des voies réelles, énergiques, par l'organisation sociale du travail manuel et intellectuel.

Il s'agit du salut du genre humain au sens le plus authentique du terme. S'il existe quelque chose de saint — c'est *ici* que nous nous trouvons en présence du saint des saints. Ce n'est pas un fétiche, une arche d'alliance, un tabernacle et un ostensor, mais le salut réel sensible, du genre humain civilisé tout entier. Ce salut ou cette sainteté ne fait pas l'objet d'une invention ou d'une révélation, mais est le fruit du travail accumulé de l'histoire. De même que le nouveau produit, avec toute sa splendeur et tout son éclat, provient des déchets de

l'atelier, de la consommation du matériau et de la sueur de l'ouvrier, de même, éclatante et splendide, illuminée de la lumière de la connaissance ou de la science, la richesse du présent est le fruit de la nuit de la barbarie, de la servitude du peuple, de l'ignorance, de la superstition et de la pauvreté, et de la consommation de chair humaine. Cette richesse forme le fondement solide de l'espérance social-démocrate. Notre espoir de salut n'est pas édifié sur un idéal religieux, mais sur un fondement massif, matériel.

Ce qui donne au peuple le droit non seulement de croire en son émancipation de la peine millénaire, mais encore de la voir, d'y arriver effectivement, *c'est la fabuleuse productivité, la merveilleuse fécondité de son travail...*

Aujourd'hui également, l'homme dépend encore, évidemment, de la nature. Il n'a pas vaincu toutes les contrariétés qu'elle lui oppose. La civilisation a encore beaucoup à faire, on peut même le dire, sa tâche est infinie. Mais, dans une certaine mesure, nous sommes maîtres du dragon : nous connaissons finalement l'arme avec laquelle l'approcher, nous connaissons la méthode qui transforme la bête féroce en animal domestique utile. De la prière et de la résignation nous sommes passés à la pensée et à l'action...

Assurément encore, on fondera de nouvelles fabriques, les anciennes poursuivant leur élan ; on construira des chemins de fer, on cultivera des champs, on ouvrira des lignes de navigation à vapeur, des canaux et de nouveaux marchés. Assurément la vérité se dissimule derrière l'apparence de l'opposition. Le loup revêt la peau du mouton. Mais celui qui a des yeux pour voir, voit en dépit des contradictions particulières la tendance générale ; il voit la surabondance, il voit la stagnation des industries bien que leurs cheminées continuent à fumer. Ce qui ne marche pas comme il se doit, selon sa nature, boite. Qui dénierait que nous avons le besoin et les moyens de doubler, de tripler, de décupler la production ? On peut bien de-ci de-là améliorer l'agriculture, ou perfection-

ner une machine, dans son entier le développement bute sur le problème de la consommation.

O ! vous, myopes au cœur étroit, qui ne pouvez pas du tout vous défaire de la marotte d'un progrès mesuré, organique ! Ne voyez-vous pas que vos libérales affaires de cœur tombent au rang de vétilles, parce que la grande affaire de l'émancipation sociale est à l'ordre du jour ? Ne comprenez-vous pas que le combat doit nécessairement précéder la paix, tout comme la destruction la construction, l'accumulation chaotique des matériaux l'organisation planifiée, le calme l'orage, et l'orage le rafraîchissement général. Ni l'émancipation des différentes nationalités, ni l'émancipation des femmes, ni celle que donnent l'école et l'éducation, ni la diminution des impôts, ni la diminution des armées permanentes — pas une seule de toutes ces revendications de notre temps ne peut trouver sa solution avant que ne soient desserrés les liens qui enchaînent les travailleurs à la pauvreté, au souci, à la misère. L'histoire marque le pas précisément parce qu'elle rassemble ses forces en vue d'une énorme catastrophe...

II*

β [23-28] Dans le mouvement social-démocrate, nous découvrons une nouvelle forme de la religion, dans la mesure où il partage avec celle-ci la même tâche : libérer le genre humain de la pauvreté avec laquelle il a dû commencer sans aide sa lutte pour l'existence dans un monde de tribulations.

α La religion a civilisé l'esprit. Mais comment une telle civilisation pouvait-elle avoir un but, si elle ne servait pas à civiliser le monde réel, la matière grâce à l'esprit ?

* On notera l'apparition des caractères grecs alpha et bêta en marge. Le premier signifie une approbation, le second une désapprobation éventuellement nuancée.

Chers auditeurs, je sais bien que le christianisme refuse cette unique et véritable fin terrestre de son existence, je sais bien que, selon ses allégations, son royaume n'est pas de ce monde et que sa tâche s'accomplit dans le salut de notre âme immortelle. Mais nous savons également que l'on ne peut pas toujours ce que l'on veut et qu'on ne fait pas toujours réellement ce que l'on prétend faire. Nous faisons une distinction entre ce que l'on pense être et ce que l'on est. Et le matérialiste démocrate s'est particulièrement accoutumé à ne pas juger les gens sur quelques-unes de leurs pensées, mais selon leur réalité matérielle.

Le but de la religion est réalisé et matérialisé uniquement grâce à la civilisation matérielle, grâce à la civilisation de la matière. Le travail, nous l'appelions le sauveur, l'émancipateur du genre humain. Science et métier, travail intellectuel et travail manuel ne sont que deux formes différentes d'une même essence. Science et métier sont comme Dieu le Père et son fils, deux choses quoique n'en étant qu'une. J'appellerais cette vérité un dogme cardinal de l'église démocratique, si l'on pouvait appeler église la démocratie et dogme une connaissance rationnelle. La science fut une spéculation vaine qui pouvait à peine se vanter d'un résultat, jusqu'au moment où elle fit l'expérience que, pour penser, pour apprendre ou pour concevoir, il faut un objet sensible, une œuvre manuelle, c'est-à-dire une œuvre des sens... Pour la plus grande part, la science des Anciens était spéculation, c'est-à-dire qu'ils faisaient des conjectures uniquement avec la tête, sans l'aide de la réalité sensible, sans pouvoir produire d'expériences... Au cours des siècles, l'interpénétration des deux formes de travail a mené finalement l'humanité au point où l'on a jeté les fondements du temple de la démocratie. Ils consistent dans la force productive moderne de l'industrie. Mais gardons-nous de penser par là uniquement à une force spirituelle. Le travail, accumulé

αα

α

α

β

α

αα

α

α jusqu'ici par l'évolution historique, consiste non seulement en conquêtes scientifiques ou spirituelles, en pur savoir, mais plus encore en l'actuelle richesse matérielle dans la mesure où celle-ci est l'instrument nécessaire du travail moderne.

β Retournons à la doctrine de notre église social-démocrate, qui considère comme étant son fondement la richesse accumulée, tant matérielle que spirituelle... De même que *de fait* on ramène à l'unité et on dépasse l'identité et la multiplicité dans la nature des choses, de même la vie sociale de l'avenir doit rendre les hommes égaux en condition comme en valeur, leur donner un droit *égal* à la jouissance de la vie individuelle, sans pour autant supprimer la distinction qui assigne à chacun sa tâche particulière, et lui permet d'être heureux de la façon qui lui est propre.

L'esclavage antique, l'esclavage féodal et l'esclavage bourgeois contemporain constituent des pas qui mènent progressivement à l'organisation du travail.

α Si la religion consiste à croire à des êtres et à des forces extra- ou supra-terrestres, à croire à des dieux et à des esprits supérieurs, alors la démocratie est sans religion...

{ α } La démocratie met l'humanité à la place de la religion.
β }

III

α [33-43] Tant dans la religion que dans la démocratie, nous avons découvert une tendance concordante à l'*émancipation*. Mais nous avons vu que la démocratie allait plus loin en ce qu'elle cherche l'émancipation non pas dans l'esprit, mais simplement, grâce à l'esprit humain, proprement dans la chair, dans la réalité matérielle, charnelle.

« Les possédants et les gens cultivés » qui n'ont cure de la science et de la vérité qu'autant que celles-ci les aident à multiplier leurs richesses, ou à conserver leurs privilèges, sont les vrais, les ignobles *matérialistes*, pour lesquels il n'y a de sérieux que la culture de leur estomac et de leur corps altier.

Pourtant, le libéralisme ne peut pas montrer plus de sérieux à l'égard de l'incroyance qu'à l'égard de la croyance. Leur situation sociale privilégiée condamne les « possédants et les savants » à cette répugnante tiédeur, à l'*indifférentisme*, qui n'est ni chaud ni froid. On ne peut prendre au sérieux leur franc-maçonnerie religieuse, ni leur protestation contre la superstition — toute croyance est superstition —, parce l'éducation *religieuse* du peuple constitue un puissant appui de leur domination sociale... Si le peuple ne croit plus en rien, qui alors sanctifiera notre propriété et fournira à notre patrie la chair à canon ?

L'artisan petit-bourgeois, qui remarque bien et present que les innovations dans l'industrie le désarçonnent, ne sait rien et ne veut rien savoir des inventions et des découvertes de la science. Il en va tout à fait de même en matière de religion pour les « possédants et les savants ». Ils ont coutume de dire : si l'on ne peut démontrer la vérité de la religion, il est encore moins possible d'en démontrer le contraire. Parce que leur intérêt s'oppose à cette science, ils ne savent pas et ne veulent pas savoir que, depuis près d'un demi-siècle, c'est notamment Feuerbach qui a donné la preuve évidente et définitive que toute religion est un substitut de l'ignorance humaine.

Le but ou l'exigence de cette évolution tend à ceci : mettre au service du besoin humain toutes les matières et forces existantes, défricher la nature, introduire dans le monde un *système* grâce à notre esprit... Et le même instinct naturel qui a développé le monde a aussi *développé historiquement* son produit suprême, le genre humain (*genus homo*) doué de raison. Comme on l'a dit,

ββ

α

α

α α

ββ

ce développement et cette évolution consistent à rendre intelligibles pour le cerveau humain les multiples phénomènes de la nature ou du monde.

α

Ce qu'il faut rejeter, ce ne sont pas les choses que vénère la religion, mais l'essence de la religion qui, dans la vénération, ignore le temps et la mesure.

α

Plus l'idée de Dieu est reculée dans l'évolution, plus elle a de chair, plus est moderne la forme de la religion, plus sont confuses et pitoyables les idées religieuses. Le développement historique de la religion consiste dans sa dissolution progressive...

α

Pour un homme éclairé et progressiste, le nom béni de Dieu n'est rien de plus que la lettre A, le commencement dans l'alphabet de sa conception du monde. Une fois le commencement dépassé, le monde poursuit sans trouble et de lui-même son cours régulier. Tout dans le monde est naturel ; seul, pour ce chrétien sans christianisme, le commencement est non naturel ou divin. C'est pourquoi ils ne veulent pas se dispenser de croire en l'existence de Dieu, cette croyance ayant accessoirement en outre, comme on l'a prouvé auparavant, cette bonne fin : tenir les « incultes » en bride.

N.B.

α

L'ultime et donc le plus puissant soutien religieux chez des esprits qui autrement n'auraient pas de préjugés est l'indéniable finalité de la nature ou de l'univers.

β

Qui dénierait l'ordre admirable des choses naturelles, leur harmonie, leur organisation ou leur conformité à un plan ? Abstraction faite du nombre incalculable d'exemples de détail usés, abstraction faite des œufs verts, bleus ou bigarrés du coucou, à chaque fois parfaitement adaptés en couleur et en grosseur aux différents œufs des oiseaux chez lesquels le coucou les dépose, à chaque pas se trahit une intelligence universelle, qui emploie seulement comme partie, comme membre organique finalisé du tout, tout ce qui vit et respire, tout ce qui rampe et vole, matière, animal ou homme...

β

Telle est la manière inculte dont il est infiniment

difficile de se débarrasser : mesurer le monde extérieur à l'aune de son propre monde intérieur. Parce que l'homme poursuit ses fins avec volonté et conscience, il substitue également à la finalité générale de la nature un être formé à son image, doué de volonté et de conscience. Là où l'incrédulité est déjà trop grande pour que l'on puisse encore parler d'une divinité personnelle, on ne saurait pourtant renoncer à la mystique philosophique qui fait des contes de la volonté et de la représentation des choses inconscientes, de la philosophie de l'inconscient.

C'est un fait indéniable, dans la matière morte réside la tendance vivante à l'auto-organisation, donc le monde matériel n'est pas mort, mais vivant. On peut évoquer sa volonté et son but, par comparaison. Pourtant, dans l'instinct des bêtes seulement cette intelligence générale atteint à une clarté limitée qui, à son tour, trouve son expression pure seulement dans la fonction cérébrale humaine, dans notre conscience. Quel que soit son éclat lumineux, on ne saurait accorder au crépuscule l'appellation de clarté du jour : la finalité extra-humaine (volonté, représentation ou intelligence de la nature) mérite tout aussi peu ces appellations. Si auparavant, je me suis permis d'en parler, c'était avec la nette intention de discréditer définitivement ce mode d'expression. Sans doute, la raison est dans les choses naturelles. Autrement, comment l'homme doué de raison pourrait-il naître d'une manière naturelle, sans le secours de la religion ? Celui qui reconnaît dans la raison, levier de toute systématique et de toute finalité, un produit naturel, ne peut pas méconnaître la finalité systématique de la nature. Pourtant l'esprit de l'homme n'en est pas moins le seul esprit. Ni la raison dans le cours des astres, ni la raison dans les œufs du coucou, ni l'intelligence dans la construction des alvéoles par les abeilles ou dans le cerveau des fourmis ou des singes, mais seule la puissance suprême, seuls, la conscience, l'esprit ou la

α

α

α

α

α

α

raison, sous la forme de la fonction cérébrale humaine, méritent ce nom.

Notre esprit est l'être spirituel le plus élevé. Ne craignez pas pourtant, auditeurs recueillis, c'est-à-dire attentifs, qu'il faille le placer sur le pilier élevé d'une divinité religieuse. Supérieur et inférieur au sens de la réalité signifient simplement plus ou moins organisé. Moins les parties d'une chose sont autonomes, plus elles fonctionnent comme organes, plus intérieure est la pression qu'elles exercent sur le tout, plus variée est la communication qu'entretient celui-ci avec d'autres, et d'autant plus élevée est la place qu'il occupe dans la hiérarchie des choses. *Notre conscience est l'organe central général, le moyen de communication universel.* Mais elle est ce qu'elle est, non pas en et pour soi, comme le bon Dieu, mais démocratiquement, uniquement dans le contact, dans la liaison avec toutes les autres choses. On entend de-ci de-là des savants à la Vogt disputer de ce qui est graduellement différent et de ce qui l'est totalement. Les hommes et les singes sont-ils deux espèces peu différentes ou deux genres totalement distincts ?...

IV

1

[44-50] C'est proprement frasques de curé que d'adresser du haut de la chaire mon exhortation aux camarades du parti. Chaire, Christianisme et Religion sont des choses et des noms dont on a tant mésusé que, nécessairement, un homme droit doit trouver contrariant tout contact avec elles. Et pourtant il faut s'en approcher et même jusqu'à une proximité impertinente afin de se débarrasser définitivement de telles contrariétés. Le perturbateur qu'il faut chasser du temple prétend à l'accolade, telle est la dialectique de la vie...

Quoique le christianisme et le socialisme aient encore beaucoup en commun, pourtant, celui qui fait du Christ un socialiste mérite le titre de conseiller en confusion préjudiciable à l'intérêt général. Il ne suffit pas de connaître ce que les choses ont en commun, il faut également comprendre la différence. Considérons non pas ce que le socialiste a en commun avec le chrétien, mais ce qu'il a en propre, ce qui le distingue et le différencie.

Récemment, on a appelé le christianisme la religion du bonheur servile. C'est en fait la définition qui lui convient parfaitement. Certes, toute religion est religion du bonheur servile, mais le christianisme l'est par excellence. Empruntons à la rue une sentence chrétienne. Sur mon chemin se dresse une croix avec l'inscription : « Pitié, ô Jésus très miséricordieux ! Sainte Marie priez pour nous ! » Ici, nous avons l'humilité sans mesure du christianisme dans son état le plus pitoyable. Car celui qui fonde son espérance sur la pitié est en vérité une pitoyable créature... Nous, démocrates dépourvus de religion, nous voulons avant tout posséder une conscience claire de la situation...

« Les premiers chrétiens ne voulaient-ils pas fuir le monde ? N'attendaient-ils pas plutôt que le Christ descende sur la terre vers eux en tant que roi victorieux et proclamé tel, pour substituer à l'ordre mauvais du monde d'alors un ordre meilleur, quoique étant à son tour un ordre ? » Ainsi parle un raisonneur sophiste, pour lequel il ne s'agit pas de raisonner, mais seulement d'appréter sa médiocrité et sa couardise de libre penseur avec le nom sonore de la religion et du christianisme...

Ce que nous devons trouver mauvais, c'est uniquement la couardise qui pose l'apostasie à l'égard de la foi en résurrection du christianisme authentique et donc ne veut pas renoncer au nom. Il faut discréditer le nom afin de donner le coup de grâce à la chose...

Ce que le christianisme a d'éternellement vrai, par

exemple, la mortification de la chair comme contrepoison efficace à l'égard des désirs illégitimes, ou l'amour qui s'élève au-dessus de toute nationalité, amour de l'humanité tout entière, cela la social-démocratie ne veut pas le renier. Au contraire, elle y tient fermement, même si le reste du monde devient cannibale à force de bouffer du Français. Seulement elle ne veut pas, à l'instar du christianisme et de la religion en général, faire passer la vérité profane pour sainteté céleste.

Nous aussi, nous voulons aimer notre ennemi, et faire du bien à celui qui nous hait — mais seulement lorsqu'il est par terre, hors d'état de nuire. En attendant, nous disons avec Herwegh :

L'amour ne peut libérer,
L'amour ne peut sauver.
Haine, rends ton jugement dernier !
Haine, brise les chaînes !
Tant que notre main n'est pas volatilisée en cendres,
Elle ne doit pas quitter le glaive.
Il y a assez longtemps que nous aimons,
C'est haïr que nous voulons enfin.

2

[51-56] La liberté scientifique qui soumet toutes choses et toutes qualités, sans exception, au service de l'homme, est complètement antireligieuse. La vérité religieuse consiste dans le fait qu'elle porte aux nues en la dénaturant quelque qualité naturelle profane, l'arrache au flux vivant de la vie et la fait stagner dans son borbier.

Qu'on se le rappelle, chers camarades, lorsque j'attribue ainsi à la vérité ordinaire le prédicat de « scientifique », par là on donne à la vérité scientifique l'appellation de profane ou de commune. Il faut être clair sur ce point puisqu'une curaille scientifique essaie sérieusement de porter secours à la curaille religieuse. Nous en aurions bientôt terminé avec la superstition manifeste si la médiocrité hybride ne recherchait pas les lacunes de la

science pour y pondre ses œufs. C'est principalement le domaine de la théorie de la connaissance, la mésintelligence de l'esprit humain qui constituent un tel nid à poux. De même que le Lapon ou le Fuégien sont intimidés et poussés dans la superstition par la puissance des phénomènes naturels, de même le professeur l'est par le miracle intérieur de notre procès de pensée. Les plus éclairés des libres penseurs, qui ont déjà abandonné le nom de la religion et celui de chrétien, sont tout de même plongés dans le marais des mauvaises habitudes religieuses tant qu'ils ne distinguent pas clairement la vérité religieuse de la vérité profane, tant que l'organe de la vérité, la faculté de connaître, reste pour eux chose obscure. Après que la science a matérialisé toute chose céleste, ce qui reste au professeur, c'est de porter aux nues sa profession, la science. La seule distinction qui existe entre l'agriculture scientifique et l'agronomie ordinaire, c'est que les règles de la première, sa connaissance des prétendues lois de la nature sont plus générales et plus compréhensives...

Nous méprisons du plus profond de nous-même la phrase grandiloquente de « culture et science », le discours sur les « biens idéaux » qui fleurissent sur la bouche de laquais diplômés, exerçant aujourd'hui avec un idéalisme tarabiscoté ce même enjôlement du peuple qu'exercèrent autrefois avec les premières connaissances de la nature les curés païens... Dans leur besoin de religion, les professeurs métamorphosent le royaume de Dieu en royaume de l'esprit scientifique. De même que le bon Dieu a son antipode dans le diable, de même le calotin titulaire d'une chaire a le sien dans le matérialiste.

La vision matérialiste du monde est tout aussi ancienne que l'incroyance religieuse. Toutes deux en notre siècle sont passées de l'état de grossièreté à la plénitude scientifique. Mais l'académisme savant n'en-

α α

α

β

α

N.B.

α α

α

tend rien à cela, parce que les conséquences démocratiques contenues dans le matérialisme mettent en péril sa précieuse position sociale. Feuerbach dit : « La caractéristique d'un professeur de philosophie, c'est qu'il n'est pas philosophe ; à l'inverse, la caractéristique d'un philosophe, c'est qu'il n'est pas professeur de philosophie. » Aujourd'hui, nous sommes plus avancés ; non seulement la philosophie mais encore la science prise en général ont laissé derrière elles leurs serviteurs. Même là où des sciences pourtant matérialistes réelles occupent des chaires, tel l'œuf à l'oiseau encore déplumé, une religiosité non scientifique rebelle leur est collée sous la forme de survivance idéaliste.

Le besoin socialiste d'une répartition populaire juste des produits de l'économie exige la démocratie, exige la domination politique du peuple et ne souffre pas la domination d'une clique qui, avec sa prétention à l'esprit, cherche à se tailler la part du lion... Pour pouvoir ramener cet égoïsme usurpateur dans des limites raisonnables, il faut une claire intelligence du rapport de l'esprit à la matière. C'est pourquoi la philosophie est une affaire qui touche de très près la classe ouvrière.

Pourtant, chers camarades, je ne veux pas du tout dire par là qu'il faut que chaque ouvrier devienne philosophe et étudie le rapport de l'idée et de la matière. Nous mangeons tous du pain sans que l'on exige pour cela que nous sachions tous moudre et cuire au four. Mais les travailleurs manuels ont tout autant besoin de meuniers et de boulangers que de chercheurs profonds qui dépistent les voies secrètes des prêtres de Baal et percent leurs intrigues. A bien des égards, l'éminente valeur du travail intellectuel est encore méconnue par les travailleurs manuels. Un infailible instinct leur désigne comme étant leurs adversaires naturels les plûmitifs qui donnent le ton à notre époque bourgeoise. Ils voient à quel point on a poussé le métier de filou sous couvert de la qualité de travail intellectuel. De là la tendance facilement explicable à la sous-estimation du travail intellectuel et à la surestimation du travail

α NB

manuel. Il faut agir contre ce matérialisme brutal... |||
L'émancipation de la classe ouvrière exige qu'elle se rende maîtresse de la science de notre siècle. L'indignation ressentie à propos des injustices que nous supportons ne suffit pas, en dépit de notre supériorité en nombre et en force, pour nous libérer. Les armes de l'esprit doivent nous assister. Parmi les multiples connaissances que contient cet arsenal, la théorie de la connaissance ou la doctrine de la science, c'est-à-dire l'intelligence de la méthode scientifique de pensée, constitue une arme universelle contre la foi religieuse qu'elle boutera hors de son ultime repaire le plus caché.

La croyance aux dieux et demi-dieux, en Moïse et aux prophètes, la croyance au pape, à la Bible, au Kaiser, à son Bismarck et à son gouvernement, bref la croyance en l'autorité trouvera son règlement final dans la science de l'esprit... En détruisant le dualisme entre l'esprit et la matière, cette science ôte à la bipartition qui a eu lieu jusqu'ici, en dominants et dominés, en oppresseurs et opprimés son ultime appui théorique.

Ad rem ! L'esprit n'est ni un spectre ni un souffle divin. Idéalistes et matérialistes sont d'accord : il appartient à la catégorie des « choses du monde », réside dans la tête de l'homme et n'est rien de plus qu'une expression abstraite, un terme collectif qui désigne la suite et l'enchaînement des pensées... Tout comme la ligne et le point ne sont que des concepts mathématiques, les oppositions ne sont pas des choses réelles, mais des fariboles logiques, c'est-à-dire qu'elles n'ont de valeur que relative. C'est relativement que le petit est grand et le grand petit. Tout autant le corps et l'esprit sont bien des contradictions logiques, mais pour cette raison nullement réelles. Notre corps est lié à l'esprit qui est le sien de telle sorte que le travail physique est absolument impossible si l'on n'y ajoute pas l'esprit. Le plus simple des travaux du manœuvre exige la participation de l'entendement. D'un autre côté, la croyance en la métaphysique, c'est-à-dire la croyance en l'incorporéité

αα

NB

NB

NB

β

α

β

α

α

du travail intellectuel, est une absurdité. Même la plus pure des recherches est indéniablement un effort corporel. Tout travail humain est à la fois spirituel et corporel. Celui qui entend quelque chose à la science de l'esprit sait que les pensées ne procèdent pas seulement du cerveau, donc subjectivement de la matière, mais qu'elles ont toujours un matériau quelconque pour objet ou contenu. Le matériau du cerveau est le sujet de la pensée, son objet étant le matériau infini du monde.

De même que le machiniste met plus de soin à garder le petit clou que la grande roue, de même nous exigeons que le produit de notre travail soit réparti suivant les besoins et que le fort en commun avec le faible, le vif avec le lourdaut, les forces de l'intelligence comme celles du corps, dans la mesure où ils sont humains, poursuivent leur activité et jouissent de ses fruits également dans une société humaine.

Chers camarades, c'est à cette revendication que la religion s'oppose. Et non seulement, comme chacun le sait, la vraie religion, la religion ordinaire des curés, mais encore la plus pure et la plus sublime des religions professorales, la religion des idéalistes obnubilés...

Le christianisme veut dominer le monde de manière divine. Vain effort ! Il sera, contre toute volonté et conscience, dominé par la nature des choses... La vérité profane authentique ne se fonde pas sur une personnalité.

Elle a son fondement à l'extérieur*, dans son matériau, elle est une vérité objective.

Nous aimons à honorer les grands hommes qui portent en avant les lumières de la connaissance ; mais nous ne voulons appuyer nos constructions sur leurs paroles que tant que et pour autant que ces dernières sont fondées matériellement dans la réalité.

* Citant ce passage dans *Matérialisme et empiriocriticisme*, V.I. Lénine l'explique entre parenthèses : « C'est-à-dire extérieur à la personnalité. » (O.C., 5^e éd. t. 18, p. 258 ; Éd. Soc., t. 14, p. 254.) (N. de l'éditeur.)

V

[60-67] Tout comme nous avons généralement le besoin pratique d'arriver à dominer les choses du monde, nous avons tout aussi généralement le besoin théorique d'en faire l'inspection systématique. De toute chose nous voulons connaître la fin et le commencement. Il y a quelque chose de juste au fond du cri sauvage de la religion générale, impérissable et inévitable. La platitude dans le dénigrement de cela fut le fait du nihilisme russe, expulsé à juste titre de l'Internationale... L'homme aspire à une connexion rationnelle dans sa tête afin de pouvoir l'introduire dans la vie. Nous aussi, démocrates et défenseurs de la Commune de Paris, nous avons ce besoin. Pour cette raison, les conciliateurs serviles et les radoteurs nous attribueraient peut-être de la religion. Nous déclinons résolument cette proposition. Non pas parce que nous méconnaissons le fait que dans la sagesse religieuse et dans celle des sociaux-démocrates, il y a quelque chose d'apparenté ou de commun, mais pour marquer la différence, pour non seulement intérieurement, mais encore à l'extérieur, en fait comme nominale-ment, rompre avec une affaire encrassée.

La religion cannibale initiale s'est civilisée de manière chrétienne, la philosophie a poursuivi cette action civilisatrice et a finalement conquis, après de nombreux systèmes périssables et insoutenables, l'impérissable système de la science, le système du matérialisme démocratique.

Nous nous donnons le nom de matérialistes. De même que religion est un nom général pour de multiples confessions, de même le matérialisme est également un concept extensible... Les philosophes matérialistes se distinguent en ce qu'ils mettent au commencement, en tête, le monde corporel, et posent comme conséquence

ββ

β

α

α NB

α

l'idée ou l'esprit, alors que leurs adversaires déduisent à la manière religieuse la chose de la parole (Dieu parla et le monde fut), le monde matériel de l'idée. Assurément, jusqu'ici, les matérialistes aussi ont souffert du défaut de fondement solide de leur cause. A présent, nous, sociaux-démocrates, nous acceptons le nom dont nos adversaires veulent nous faire un titre d'injures, sachant bien que le nom prohibé est source d'honneur. Nous aurions tout autant de raisons de nous donner le nom d'idéalistes, puisque notre système prend pied sur le résultat total de la philosophie, sur l'investigation scientifique de l'idée, sur la clarté de nos vues à propos de la nature de l'esprit. Les appellations contradictoires qu'on nous donne témoignent également du peu de capacité qu'ont nos adversaires pour nous comprendre. Tantôt on nous traite de matérialistes grossiers, avides des seuls biens matériels, tantôt, lorsqu'on évoque l'avenir communiste, on nous appelle idéalistes impénitents. En fait, nous sommes à la fois l'un et l'autre. La réalité, sensible, authentique, voilà notre idéal, l'idéal de la social-démocratie est matériel.

Certes, il y a un commencement à la ruminantion de notre pensée, mais jamais nous ne ruminons sur le commencement. Nous savons une fois pour toutes que toute pensée doit commencer par un fragment phénoménal du monde, par un commencement *donné*, et, donc, que la question du commencement est une question absurde qui contredit à la loi générale de la pensée. Celui qui parle d'un commencement du monde place dans le temps le commencement du monde. Alors on peut se demander ce qu'il y avait avant le monde. « Rien n'était », ces deux mots s'excluent l'un l'autre...

Toute la métaphysique que *Kant* qualifie d'interrogation sur Dieu, la liberté et l'immortalité, trouve son règlement final dans notre système, parce que nous connaissons que l'entendement et la raison constituent une faculté absolument inductive. Ce qui signifie : le

ββ

ββ

α

N.B.

α

β N.B.

monde est parfaitement compris, lorsque nous ordonnons ou répartissons les choses objets d'expérience en classes, espèces, concepts, genres, etc. Telle est la vérité tout à fait banale dont il ne vaudrait guère la peine de parler, si la croyance au miracle ou la superstition ne divaguaient pas toujours encore à propos de la déduction.

Les célébrités philosophiques ont l'une après l'autre si avancé la chose que nous, sociaux-démocrates, qui sommes sur leurs épaules, nous pénétrons complètement la nature mécanique de toute connaissance, religieuse, spéculative tout comme mathématique. S'imaginer qu'un tel résultat scientifique a une coloration partisansane, apparaît il est vrai contradictoire quoique étant facile à comprendre, puisque la social-démocratie est un parti qui représente non un point de vue partisan, mais la généralité.

La mystique philosophique est un reste mal digéré de la foi religieuse. Pour en finir radicalement avec l'une et l'autre, il faut saisir que les faits ne reposent pas sur des fondements logiques, mais qu'à l'inverse le fondement ultime de toute logique n'est toujours que fait, être ou factum.

Je dois m'excuser auprès des camarades du Parti pour les tracasseries que je leur impose avec ces cheveux coupés en quatre. Ils ne sont qu'un petit nombre, je le sais, ceux qui consentent à s'enfoncer dans de telles explications ; mais ce petit nombre suffit. Il serait tout aussi superflu que chacun calcule les voies suivies par les planètes, qu'il est nécessaire que quelques-uns d'entre nous offrent à nos autorités professorales supérieures matière à nettoyer leurs têtes mal lavées.

Mais là où le peuple se rassemble pour exprimer ses sentiments et ses pensées, on lui colle le gendarme au derrière. Est-ce là système, logique ou conséquence ? Oui ! C'est le système de la vilénie. Tout ce qu'ils [ils : idéologues de l'ordre existant. N.d.l.R.] font et tout ce qu'ils disent se concentre dans la logique de

NB

α

NB

α N.B.

cette idée : nous sommes les gars du capital et nous voulons le rester éternellement.

VI

[67-70] Le cours du temps a produit et produit toujours encore de nouveaux phénomènes, de nouvelles expériences, de nouvelles choses qui sont imprévues. En raison de leur inadaptation au système existant, il fallait à chaque fois en faire un nouveau, jusqu'à ce que, nous enfin, sociaux-démocrates, nous ayons assez d'intelligence pour avoir un système assez étendu pour convenir à toutes les nouveautés présentes ou futures...

L'ensemble de la science ne peut pas être concentré dans un homme isolé et encore moins dans un concept isolé. Pourtant, je l'affirme, nous possédons un tel concentré. Tous les matériaux du monde ne sont-ils pas contenus dans le concept de matière ?

Ainsi, tout savoir a également une forme générale commune : je veux dire la méthode inductive... C'est chose bien connue que l'induction est dans les sciences de la nature mais qu'une sagesse systématique y soit contenue, et dont la vocation est de mettre fin à toutes les charlataneries sans exception (celles de la religion comme celles de la philosophie et de la politique), voilà qui constitue une nouveauté social-démocrate.

Darwin enseigne que l'homme a son origine dans l'animal. Il les distingue également, mais seulement comme étant deux produits de la même matière, deux espèces du même genre, deux conséquences du même système. Une telle séparation systématique est dans son exécution conséquente tout aussi ignorée de nos contradicteurs que l'unité rationnelle. Parlez-moi de l'antique honorabilité religieuse ! Là c'était le système qui dominait. Ici-bas et au-delà, domination et servitude, foi et savoir, étaient sous le gouvernement unitaire de celui qui dit : « Je suis le Seigneur, ton Dieu. »

Alors le diable n'était qu'un outil, la terre une période transitoire d'épreuves en vue de la vie éternelle. L'un était soumis à l'autre, il y avait un centre de gravité, un système. A tout le moins, par rapport à la médiocrité et à la franc-maçonnerie moderne, on taillait alors d'une tout autre manière.

La méchanceté réactionnaire a éventé la conséquence révolutionnaire du système inductif. Maître Hegel avait déjà mis sous le boisseau la lumière qu'il avait lui-même allumée...

Selon le système religieux, le bon dieu est le « fondement dernier ». Les francs-maçons idéalistes croient pouvoir tout fonder par la raison. Les matérialistes partiaux cherchent dans les secrets de l'atome le fondement de tout ce qui existe, alors que les sociaux-démocrates fondent tout de manière inductive. Nous sommes en possession de l'induction principielle, c'est-à-dire nous savons que ce n'est pas déductivement, en partant de la raison, que l'on peut tirer un enseignement, mais que c'est seulement grâce à la raison en partant de l'expérience que l'on peut obtenir des connaissances.

A la place de la religion, la social-démocratie met une sagesse systématique.

Cette sagesse trouve ses fondations, son « fondement dernier », dans les rapports de fait. La sagesse des autres progressistes opère de la même façon dans les sciences de la nature et procède tout aussi rationnellement dans les problèmes ménagers que dans les affaires en général. Quant aux affaires d'État, si ce n'est plus avec la parole de Dieu, c'est pourtant toujours encore avec les révélations de la raison qu'elle veut leur donner un fondement...

Tout comme un Pater noster, l'emploi d'un seul et même mot engourdit facilement l'entendement. C'est pourquoi, pour changer, je veux appeler notre système « système de la vérité expérimentale ». Les moulins à paroles des autres partis parlent bien encore des vérités

α
NB
α

α α
α α

α

α

α NB

α

β NB

βα

β α

α

divine, morale, logique, etc. Mais nous, nous ne connaissons ni vérités divines ni vérités humaines, nous ne connaissons que la seule vérité expérimentale. Quoique nous puissions diviser celle-ci en sections portant des noms particuliers, la caractéristique générale demeure. Quels que soient les noms qu'on leur donne, les vérités ont leur fondement dans l'expérience physique corporelle, matérielle.

β

Quelles que soient leurs différences, qu'elles soient grandes ou petites, pondérables ou impondérables, spirituelles ou corporelles, toutes les choses du monde concordent pour être des objets empiriques de notre faculté de connaître, un matériau expérimental de l'intelligence... Qu'est-ce qui peut nous retenir de rassembler toutes choses sous la catégorie de « vérité expérimentale » ou de « phénomène empirique » ? C'est pourquoi nous

β

pouvons aussi les séparer en organique et inorganique, élémentaire et composé, en force et matière, en physique et moral, en bien et mal, etc. Le genre commun concilie et aplanit toutes les oppositions. Tout est iogé à même enseigne. La distinction n'est que formelle, selon l'essence tout a le même et unique calibre. Le fondement dernier de toutes choses, c'est le phénomène empirique. La matière première générale, tel est le nom du matériau empirique. Elle est absolue, éternelle, omniprésente. Là où elle cesse, cesse tout entendement.

ββ

On appelle également à juste titre le système inductif système dialectique. Ici nous trouvons, ce que confirme de plus en plus la science de la nature, que les différences d'essence ne sont aussi que des différences de degré. Quelle que soit la rigueur des signes distinctifs que nous établissons pour distinguer l'organique de l'inorganique, le règne végétal du règne animal, pourtant la nature nous montre que les frontières disparaissent et que toutes les différences et oppositions se confondent. La cause produit des effets et l'effet est cause. La vérité se fait phénomène et le phénomène est vrai. Tout comme la chaleur est froide et le froid chaud,

α

chacun des deux ne se distinguant de l'autre qu'en degré, avec tout autant de relativité. Le bien est mauvais et le mal bon. Tout est rapports de la même matière, formes ou espèces de l'expérience physique.

Dieu, la raison pure, l'ordre moral du monde et bien d'autres choses ne consistent pas en un matériau empirique, ne sont pas des formes du phénomène physique : c'est pourquoi nous nions aussi leur existence. Pourtant les concepts de ces êtres de raison sont physiquement apparus, sont présents de fait. Nous pouvons parfaitement les soumettre en tant que matériau à notre investigation inductive. Habituellement, on attribue un sens plus étroit aux mots : physique, empirique, etc., c'est pourquoi je les complète par le mot « expérimental ».

||||

α N.B

))

β